

"1984" US ET ABUS D'UN LIVRE

Voilà, nous y sommes, en cette fameuse année 1984,
devenue millésime de choix
par la grâce du célèbre livre de G. Orwell (1).
Elle n'a beau être qu'une date arbitraire
— l'année de composition du livre, 1948, renversée —
elle est devenue symbole d'un point terminal.

« L'URSS survivra-t-elle en 1984 ? » se demandait, il y a quelques années, un célèbre dissident soviétique (Almarik). Quant à l'Occident, naguère prospère, dominateur et sûr de lui, aujourd'hui moins florissant et doutant de tout, est-il en fin de course ?

Et le bout du chemin est-il ce tunnel noir, ponctué de partout par les trouées blanches de l'écran de Big Brother, que nous décrit le sombre livre d'Orwell, *1984* ?

A tout le moins, la question nous est rebattue aux oreilles. Le roman d'Orwell qui ramenait toute structure totalitaire aux pouvoirs de maîtrise communicationnel, de surveillance, de contrôle visuel, de manipulation des écrits et de la langue, est depuis quelque temps l'objet d'une étonnante promotion et utilisation médiatiques. Comme si l'angoisse devant la montée totalitaire qui étreignait à n'en pas douter G. Orwell doit servir aux bonnes opérations commerciales et politiques du jour.

Comme si le poids des mots et la densité des problèmes engagés dans l'œuvre de l'auteur anglais devaient être engloutis par le matraquage des ondes et de la presse, qui nous laisserait sans voix, sans réaction, sans pensée. A l'égal du héros du roman, Winston Smith, finalement terrassé par le système. L'esprit décapant, démystificateur de l'ancien petit fonctionnaire colonial devenu journaliste critique doit faire quelques tours dans sa tombe.

Pourfendeur d'idoles, souvent isolé de son vivant, le voici consacré divinité tutélaire à mettre dans tous les foyers. Un peu comme le grand écran qui permet à Big Brother de tout observer. Dès sa parution en 1949 — l'année suivante en France — le livre fut un grand succès de vente, et eut un impact immédiat et important. Depuis lors, il est devenu une légende. L'auteur, mort peu de temps après la sortie du livre, n'a pu s'exprimer sur la destinée glorieuse de son œuvre majeure.

Quel était l'enjeu de *1984* en 1949 ? Quel est-il aujourd'hui ? Pour l'époque qui fait un triomphe au livre, il s'agit, à coup sûr, d'une dénonciation du totalitarisme soviétique. En 1949, c'est l'année de la guerre froide. Cela faillit même être la guerre chaude, lors du blocus de Berlin qui venait alors de s'achever.

Le pessimisme qui caractérisait G. Orwell permet toutefois de penser qu'il ne limitait pas ses terribles perspectives à l'empire stalinien en ce temps là en pleine expansion.

Son pessimisme mais aussi ses ambiguïtés. Car ce livre, aux contours si nets qu'il a rapidement incarné la « vérité » du totalitarisme, est la construction d'un homme travaillé par des impulsions complexes. Le fonctionnaire de police colonial — en Birmanie — l'enfant éduqué dans la bonne tradition du gentleman anglais, haïssant cette condition privilégiée et son rôle de colonial, a lui-

même voulu nous mettre en garde dans certains de ses écrits contre une lecture trop unilatérale de ses motivations.

Dans une petite nouvelle — « Scène de chasse d'un éléphant » — il raconte en peu de phrases la condition du colonisateur. L'auteur — alors Eric Blair, son vrai nom — officier de police en Birmanie, se sent contraint de tuer un malheureux éléphant qui échappe au contrôle de son cornac, non point pour rétablir l'ordre, mais tout simplement pour répondre à la demande silencieuse et pressante d'une foule d'indigènes.

Il tue pour éviter l'humiliation qui le submergerait, lui, le représentant de l'homme blanc, à la vue des regards qu'il sait prêts à tout moment au mépris.

Prêt à tout pour tenir son rang et garder sa dignité : nos actions doivent être jaugées à plusieurs aunes ; les plus inavouables et donc les plus silencieuses n'étant pas les moins importantes.

Cependant, indiscutablement, c'est le stalinisme et une vision du monde soviétique qui dominent la réflexion et la hantise de G. Orwell dès la guerre d'Espagne. C'est là qu'il fait pratiquement l'expérience directe du « soviétisme » à l'œuvre. *1984*, c'est à peine le futur du monde soviétique, mais plutôt son présent — de 1948 — ses traits essentiels et sa vie quotidienne, même si l'expérience fasciste et nazie est aussi mise à contribution. De Staline — Big Brother — omniprésent à l'ennemi mythique nécessaire, Goldstein — Trotsky, de la réécriture de l'histoire à une vie terne et difficile ; du guet inlassable aux variétés de torture « sophistiquées », c'est moins une utopie qui est présentée que la transposition d'une certaine perception de la réalité soviétique de l'époque.

Un avertissement ?

Etait-ce là l'intention exclusive de G. Orwell ? A-t-il voulu secouer son public par une description d'un avenir soviétique du monde ? N'a-t-il pas tenté de façon plus générale d'exprimer la crainte d'un déploiement totalitaire dans le monde entier, enveloppant tous les systèmes économiques. Après tout, ce qu'il imagine, c'est en quelque sorte, un totalitarisme occidental, une forme de prolongement de socialisme britannique, or, en 1948, celui-ci s'incarne dans un travaillisme au gouvernement depuis trois ans.

Le communisme pro soviétique est en 1948 une force insignifiante outre-Manche ; on peut penser qu'Orwell, continuant une réflexion très courante avant-guerre, prédit une sorte de montée universelle du totalitarisme.

Le journaliste engagé qui participe en 1936-1937 comme militant à la guerre d'Espagne au côté des marxistes anti-staliniens du POUM, a choisi le camp de ceux qui combattent avec les opprimés contre les deux contre-révolutions, bureaucratique stalinienne et fasciste de Franco. Déçu et même désespéré par les résultats désastreux de l'action antagoniste et en quelque sorte conjointe de ces deux réactions, il en vient à ce pessimisme sans issue qui forme la trame et la conclusion de *1984* (et avant ce livre, de sa fable sur le totalitarisme : *Aminial Farm*).

Il est néanmoins nécessaire de rappeler les convictions socialistes qu'Orwell a maintenu jusqu'à la fin de sa vie. Dans le torrent de non-information qui se déverse à longueur de pages des journaux, ou de décibels des radios ou des TV, il est rarement indiqué que celui qui est présenté comme le nouveau chantre de la droite n'en appelait pas seulement au socialisme, mais à une révolution anti-capitaliste, dont il ne niait pas les aspects rudes sinon sanglants. N'exalte-t-il pas quelque part les rigoles de sang qui en découleraient...

Incontestablement cependant, dans la phase de désenchantement et de constat lucide des périls des dernières années de sa vie, toute une structure ambiguë ressurgit, comme celle qui envahissait le jeune colonial et le poussait à haïr autant son rôle de blanc civilisateur que les colonisés qui l'enfermaient dans ses devoirs rigides de colonial.

Qui parle en effet, dans *1984*. Et pour quelle leçon, dans ce qui est effectivement un conte à morale immorale, où la perversion sociale l'emporte ?

Le militant qui écrit *La Catalogne libre* (2), un grand livre « libertaire », une mise en garde au nom d'un combat collectif de ceux d'en bas contre tous les reniements et ennemis bien définis ? Ou le sans-espoir, qui retournant à l'élitisme de ses origines sociales, de son éducation, voit la liberté comme l'errance des parias, l'expression de l'individu qui réclame sa liberté contre l'écrasement, contre la déshumanisation, le « vainqueur » en bout de course. Refus et fuite en avant qui se terminent dans les cellules froides des grands bâtiments gris.

Que cette machinerie de mort soit le collectif des colonisés qui ne laisse d'issue au colonial que de s'amuser ou partir, ou ce collectif sans visage, « le prolétaire » en qui Orwell a cru trouver la solution avant d'être gagné par des sentiments mélangeant scepticisme, admiration et reste d'espoir ; ou ce collectif anonyme aux contours trop connus, représenté par Big Brother : le dernier message d'Orwell oppose le collectif passif et dangereux à l'individu faible et menacé, mais porteur de la dernière parcelle de conscience libre.

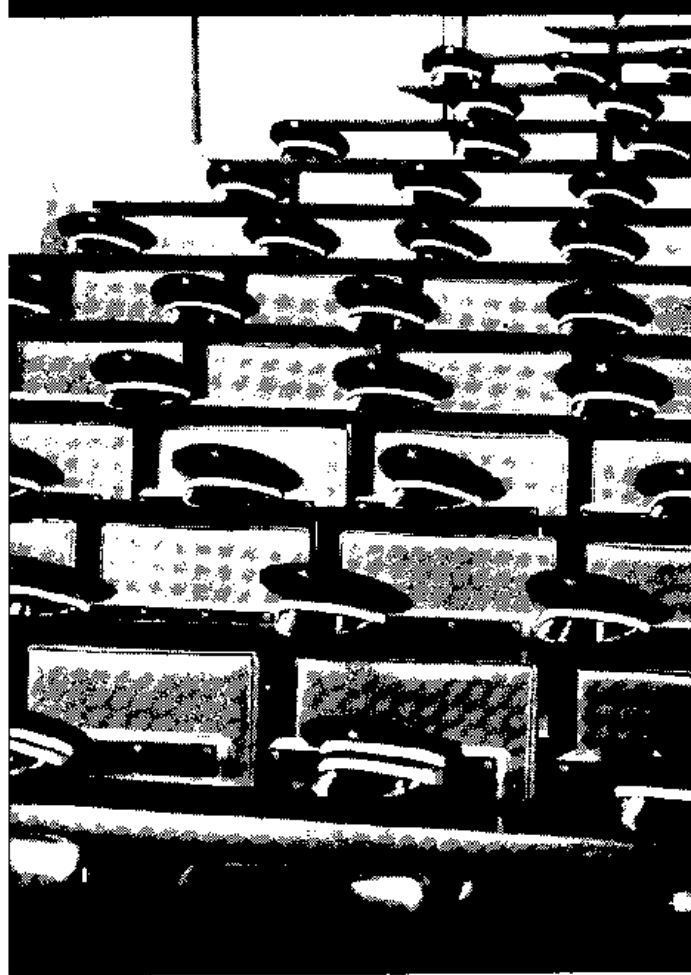
Et les ambiguïtés de G. Orwell ne sont rien en comparaison des motivations évidentes chez tous ceux qui se sont faits aujourd'hui les porte-voix d'une bien stridente mélodie.

Pourquoi, après tout, *1984* est-il un si grand succès aujourd'hui ? La gloire va du même au pareil.

A la guerre froide de 1949 correspond la montée d'une dangereuse guerre froide autour des années 1980. L'URSS est plus que jamais le partenaire, le complice et l'adversaire dans les moments actuels de gesticulation musculaire des grandes puissances. Pourtant, le jeu s'est brouillé.

Des dangers toujours présents ?

Le monde, en 1984, ressemble-t-il à sa prémonition



Le totalitarisme orwellien ne décrit-il pas admirablement

de 1948 ? L'auteur de science-fiction, l'écrivain scientifique, Isaac Asimov, s'est moqué lourdement, et au demeurant assez mesquinement, du livre d'Orwell (3). Il s'est trompé sur presque tout, déclare-t-il péremptoirement. De plus, il a transformé « sa » guerre personnelle contre Staline en une véritable cosmologie, irréaliste et oublieuse de dangers comme le nazisme. Son œuvre n'a rien d'une anticipation scientifique. Le système de surveillance de Big Brother supposerait plus de surveillants que de personnes à surveiller.

De toute façon, toujours selon Isaac Asimov, l'évolution des sociétés n'a pas correspondu aux prédictions d'enfermement apocalyptiques égrenées par G. Orwell. Qu'il ait été question d'anticipation sociale plus que scientifique, et d'une fable sur le temps contemporain plus que d'une anticipation, c'est là, à vrai dire, une évidence qu'Orwell n'aurait sans doute pas niée. Et d'ailleurs, ces analyses sur la guerre continue, interminable, sans vainqueur ni vaincu, se déroulant aux franges des empires, comme ses descriptions des stratégies des puissances adverses n'ont pas si mal résistées à l'usure du temps, pour ne pas parler d'autres aspects (4).

L'essentiel reste de savoir s'il a mis au jour des dangers réels toujours présents — d'autant plus redoutables qu'ils sortiraient de l'obscurité — quelles que soient les mises en forme concrètes. Nul ne peut douter que l'ordinateur, absent du livre, et, à part des prototypes, de l'univers de 1948, peut devenir un merveilleux moyen de contrôle et de manipulation, reléguant le « grand écran » au musée des « bonnes idées » dépassées.

Le monde a certes beaucoup changé depuis 1948, mais le totalitarisme orwellien ne décrit-il pas admirablement les sociétés soviétiques ? Nombre de dissidents des pays de l'Est prétendent y retrouver une vision réa-



sociétés soviétiques ?

liste de leurs sociétés, du moins de la pire période stalinienne. Et S. Leys, à propos de la Chine maoïste, parle d'un exemple parfait de société orwellienne, de totalitarisme intériorisé. La Chine devient alors le pays ou Big Mao — effectivement de son vivant présent partout et en grand — aurait réussi à se faire aimer et obéir, à l'égal de Big Brother. Un certain temps. Temps qui s'est terminé quand son temps de vie s'est achevé.

Plus court en tout cas que les millénaires de régime escomptés par O'Brien, le fonctionnaire zélé de Big Brother. Il est vrai que le Reich hitlérien de « mille ans » a tenu juste douze ans... Après, dans le cas chinois, comme sans doute dans tous les pays de l'Est à propos de divers Big Brother, on s'est rendu compte que le « quant à soi », une perception correcte de son univers, de ses avantages et de ses souffrances, n'a jamais quitté le bon peuple.

Des millions de paysans, pour prendre l'exemple de ce qui constitue ou a constitué la majorité de la population, ont su faire la différence entre bonne et mauvaise année agricole, entre la faim qui tuait et une amélioration même chiche. Grandes évidences que voilà ! que seuls des intellectuels loin des « lieux du crime » pensaient pouvoir être escamotés.

Qui donc a peur et de quoi ? De la possibilité de nier les vérités, petites ou grandes ? Aujourd'hui pourtant le citoyen des villes comme des campagnes, pourtant modelé sinon labouré par un tiers (Chine) ou deux tiers de siècle (URSS) d'existence des régimes « totalitaires », fait preuve d'un scepticisme total, n'est en rien aveuglé par la manipulation du régime et accepte ce qui lui convient, ici, un nationalisme de grande puissance, là, les petits profits de la débrouillardise compensant un peu les grands défauts du système.

Il peut être bien ou mal informé, avoir un horizon large

ou ne regarder que le bout de son lopin de terre, il mesure cependant les choses et les situations aux avantages qu'elles procurent, aux inconvénients et dangers qu'elles risquent de provoquer.

Et les faits certes sans cesse triturés redeviennent inlassablement les faits têtus. Avec une incroyable patience, la génération qui vient après celle qui a été la plus brutalement trompée (durant le stalinisme et le maoïsme à leur zénith) rouvre les dossiers, ou les reconstitue : et qu'elle puisse s'exprimer ou non, c'est avec une saine incrédulité que les événements du passé et du présent sont réappropriés. Le mythe du totalitarisme intériorisé a vécu, qui semblait avoir connu son éden dans la Chine de Mao.

Un soft totalitarisme ?

Cruelles ou faussement bienveillantes, les sociétés de type soviétique, incontestablement tentées par un totalitarisme à la Orwell qu'elles ont essayé de pratiquer, n'ont jusqu'à présent guère eu les moyens de le faire aboutir.

Cela reste plus un espoir des dominants — un groupe social qui tente peut-être d'estomper ses contours pour cacher sa réalité, mais qui n'en est pas moins un être à la physionomie bien découpée, — *La nomenklatura* — et non un démon hors-monde à la Big Brother — qu'une possibilité du moment. Mais cet espoir est-il perdu pour tout le monde ?

A trop se fixer sur les réalités soviétiques de 1949 ou de 1984, n'oublie-t-on pas de regarder chez soi, ne ferme-t-on pas les yeux sur un mouvement possible de totalitarisme universel ? Et qui est le plus apte à se rapprocher du modèle orwellien ? Après tout, c'est le maître de la sophistication communicationnelle qui peut se permettre la manipulation la plus élaborée. A trop se concentrer sur le totalitarisme dur, qui s'est montré bien friable et parfois même comme un colosse d'argile, plus sanglant qu'efficace, ne sommes-nous pas aveuglés sur le totalitarisme mielleux — *soft-totalitarism* — le totalitarisme rampant qui se répand, moins brutalement, plus insidieusement dans nos contrées.

Aveugles ou déjà soumis ? Qui manipule qui ? Lorsque comme un seul homme, ou presque, puissance médiatique oblige, l'année 1984 voit la célébration d'un anti-soviétisme, proche de la cuvée 1948 ; lorsque nous avons l'ennemi principal identifié, lointain et omniprésent — ennemi qui peut être un complice, car entre militaires, voulant un maximum d'armements, bien des arrangements silencieux sont possibles — lorsque au nom de vérités décrétées d'évidence, nous sommes sommés de nous taire, ou mieux encore, de vociférer avec la meute ; lorsque les étrangers les plus démunis sont soumis à ratonnade et renvoyés arbitrairement ; lorsque les marginaux en nombre de plus en plus grand sont quadrillés sinon, parqués ; lorsque les atrocités d'hier deviennent des vraisemblances d'aujourd'hui, et une guerre un possible quotidien ; alors notre monde est en voix de ressembler, par bien de ses aspects, de ses asparités comme de ses illusoires rondeurs au 1984 imaginé jadis. Exagération ? Regardons plutôt ce qui se prépare dans des sortes de laboratoires sociaux à échelle réelle, en Asie du sud est par exemple.

« L'incroyable propagande faite — à Singapour —

... tout des bienfaits de l'ordinateur dans cette société n'a-t-elle pas pour but, outre ses évidentes retombées financières, la mise en condition parfaitement maîtrisée de chaque citoyen au service du « système global » ? *"Singapour, c'est Big Brother"* dit un diplomate, par ailleurs fort modéré, en poste dans la région. Et que sera la Malaisie lorsque les ouvriers feront ce que souhaitent leurs dirigeants : dans un état de propreté digne d'un laboratoire ? *"Ils salueront, en se courbant, à la japonaise"* lorsque le patron traversera l'atelier ». Jacques Decornoy, *le Monde* du 25/11/1983, (série d'articles sur *l'Asie du sud-est en crise de développement*).

Peut-on encore résister ?

Et le livre fameux, création de celui qui fut un combattant, servira moins à exalter une résistance individuelle ou collective qu'à montrer l'impuissance de toute résistance. Comme de surcroît, notre monde moins prospère qu'il ne l'était, l'est tout de même plus que celui de 1984 — ou de l'Angleterre de 1948 — faisons silence pour conserver ce que nous avons. Ce que nous avons, ce n'est pas la grande liberté, celle de prendre son destin en main ou mieux encore de permettre au plus grand nombre de gérer sa *destinée* et de l'améliorer ; il s'agit alors de préserver les petits espaces de libertés soigneusement balisés et limités à une fraction de la population, plus ou moins importante selon les aléas de la gestion économique à propos de laquelle on nous rebat les oreilles. Il suffit de lire les nombreux écrits récents sur 1984 pour voir dégorger de partout cet appel à des petites libertés là où les grandes ne sont plus revendiquées. Il s'y exprime la hantise de certaines couches sociales « moyennes » face à la massification, celle où l'on sera réduit à ce statut « prolétaire » décrit par Orwell.

Que n'est-on pas prêt à faire pour protéger cette petite « distinction » ! Ne faut-il pas, entend-on dire ici ou là, lever une nouvelle croisade pour défendre ces libertés — petites ou/et dressées contre la situation du plus grand nombre.

Orwell au service de Reagan, la dérision est on ne peut plus grande. Tout au moins, si l'on pense que le meilleur de l'écrivain anglais se lit dans les convictions fortes exprimées dans la *Catalogne libre*.

Mais au vrai, ce n'est pas celui-là qui est encensé par les médias et les « bien-pensants » ralliés à un anticommunisme qui s'identifie aujourd'hui au moins autant à la hantise de toute subversion sociale qu'à l'effroi devant les sociétés de type soviétique.

C'est le propre des œuvres complexes, se prêtant à de lectures multiples, à l'instar de leur auteur, d'être appropriées selon des tendances différentes. Car s'il y a effectivement un usage libertaire d'Orwell, de toute évidence, ce n'est pas celui-là qui s'impose et est imposé.

La pensée démystifiante qu'il a su excellentement représenter, n'a pas pour autant à renoncer à ses droits.

Roland Lew
Bruxelles
Mars 1984

1) 1984 Londres, 1948.

2) Traduction française chez Gallimard.

3) 1984, in *Asimov on Science Fiction*, Avou Books (New York), 1982, pages 248-259.

4) Les « semaines de la haine » ont frappé par leur réalisme, les cadres de la République populaire de Chine qui ont vécu les années de la Révolution culturelle.



Une défense de l'indéfendable

A notre époque, il est évident que les écrits politiques sont de mauvais écrits. Quand ce n'est pas vrai, il se trouve d'ordinaire que l'écrivain est une sorte de rebelle, exprimant ses propres opinions et non une ligne de parti. L'orthodoxie, de quelque couleur qu'elle soit, semble exiger un style sans vie, imitatif. Les dialectes politiques qu'on peut trouver dans les brochures, les éditoriaux, les manifestes, les Livres Blancs, et les discours des sous-secrétaires, diffèrent bien sûr beaucoup d'un parti à l'autre, mais ils sont tous semblables en ceci qu'on y trouve presque jamais un tour de langage vivant, original. Lorsqu'on observe quelque tâcheron fatigué sur son estrade et qui va répétant les phrases familières — atrocités bestiales, talon de fer, tyrannie sanglante, peuples libres du monde, se tenir coude à coude — on a souvent le sentiment curieux qu'on ne voit pas là un être humain vivant, mais une sorte de mannequin : un sentiment qui devient parfois plus fort lorsque la lumière se reflète dans les lunettes de l'orateur, les transformant en disques étincelants derrière lesquels il semble n'y avoir pas d'yeux.

A notre époque, les discours et les écrits politiques sont pour l'essentiel une défense de l'indéfendable. Des événements tels que la continuation de la domination britannique en Inde, les purges et les déportations en Russie, le lancement d'une bombe atomique sur le Japon, peuvent bien sûr être défendus, mais seulement par des arguments que la plupart des gens ne peuvent reprendre à leur compte et qui ne s'inscrivent pas dans les buts professés par les partis politiques. Ainsi le langage politique consiste-t-il pour une grande part en euphémismes, pétitions de principe et pure confusion. Des villages sans défense sont bombardés par l'aviation, les habitants sont chassés vers la campagne, le bétail est passé à la mitrailleuse, les maisons sont incendiées par des balles incendiaires : on appelle cela pacification. Des millions de paysans se font voler leurs fermes et sont jetés sur les routes avec pour seul viatique ce qu'ils peuvent porter : on appelle ça transfert de population, ou rectification de frontière. Des gens sont emprisonnés pour des années, sans jugement, ou abattus d'une balle dans la nuque ou envoyé mourir de scorbut dans les camps de bûcherons de l'arctique : on appelle ça élimination des éléments suspects.

George Orwell, *La politique et la langue anglaise*, (Supplément à *l'Insécurité sociale*).